

« Confiance, c'est moi ; n'ayez pas peur »

Matthieu 14.22-33, en écho à 1 Rois 19.9-13 et Romains 9.1-5

## PRÉDICATION

Frères et sœurs,

Certains dimanches, l'Évangile nous offre une scène paisible qu'on peut contempler de loin, tranquillement. Et puis il y a des dimanches comme aujourd'hui, où l'Évangile nous embarque. Littéralement. **On est en pleine nuit, en pleine tempête, dans une barque qui tangue**, et le texte, lui, ne nous laisse pas en paix.

Reprenons le fil. Jésus vient de nourrir cinq mille personnes avec cinq pains et deux poissons. Un vrai succès. **De quoi monter une petite affaire, ouvrir une chaîne de sandwicheries autour du lac !** C'est le genre de moment où, naturellement, on savoure les louanges. On refait le calcul une fois, deux fois, pour vérifier que ça marche toujours. Jésus, lui, fait tout l'inverse. Il force ses disciples, presque il les bouscule, à remonter dans la barque. Il renvoie la foule. Puis il monte sur la montagne pour prier, seul.

Premier point, et je pense qu'il est crucial. **Le succès n'a jamais empêché Jésus de prier dans la solitude.** C'est plutôt l'inverse. Nous, nous prions surtout quand ça va mal. Panne de voiture, examen raté, salle d'attente à l'hôpital. Jésus, lui, prie aussi, et peut-être surtout, après la victoire. Comme s'il savait qu'un moment de gloire, si on n'y prend pas garde, peut faire tourner la tête plus vite qu'une tempête ne fait chavirer une barque.

Pendant ce temps, sur le lac, enfin, Matthieu dit « la mer », mais ce lac de Génésareth fait à peine treize kilomètres sur vingt, on est loin du Pacifique, les disciples rament. Ils rament, le vent est contraire, et Matthieu précise qu'ils sont déjà loin de la terre. Impossible de faire demi-tour. On est engagés. C'est une image assez juste de beaucoup de moments de nos vies. **On a beau ramer de toutes nos forces, on n'avance pas. Revenir en arrière n'est plus vraiment une option.**

Les premiers chrétiens, en lisant ce récit, y ont très vite vu une image de l'Église elle-même : une petite barque secouée par les vents du monde, qui avance à contre-courant. Vingt siècles plus tard, on pourrait presque dire que rien n'a beaucoup changé : **seuls les vents ont changé de nom.**

Et voilà qu'à la fin de la nuit, les Anciens comptaient les veilles, et la quatrième, c'est entre trois et six heures du matin, l'heure où l'on est le plus épuisé, le moins courageux, le plus enclin à voir des fantômes partout : voilà que **Jésus vient à eux, marchant sur l'eau.** La première

réaction des disciples, ce n'est pas : « **Ah, quel soulagement, c'est le Seigneur !** » Non. C'est : « **Un fantôme !** » Ils crient de peur.

Il y a quelque chose de très touchant, et même d'un peu comique, dans cette scène. Le Sauveur arrive pour les sauver, et sa simple présence les effraie encore plus que la tempête. Cela devrait nous interpeller. **Il nous arrive d'avoir plus peur de la réponse à nos prières que de nos problèmes.** On prie : « **Seigneur, viens à mon secours.** » Et quand il se présente vraiment, sous une forme qu'on n'attendait pas : un appel téléphonique, la parole d'un proche, une intuition qui bouscule nos plans, **on est presque tenté de crier « Fantôme ! » et de ramer plus fort dans l'autre sens.**

Jésus ne se fâche pas pour leur erreur. Il parle simplement : « **Confiance, c'est moi, n'ayez pas peur.** » En grec, ce « **c'est moi** » n'est pas anodin. C'est la même phrase que Dieu utilise pour se présenter à Moïse dans le buisson ardent. Jésus ne dit pas seulement « **c'est Jésus, votre ami de Nazareth** ». Il dit, en réalité, « **c'est le Dieu qui est** ». C'est pour cela qu'il peut marcher sur une mer que toute la Bible considère comme le repaire des forces du chaos. Souvenez-vous d'Élie dans la première lecture. Il rencontre Dieu, non pas dans l'ouragan ou le tremblement de terre, mais dans le souffle d'une brise légère. Le même Dieu qui parlait en silence à Élie sur la montagne marche maintenant, debout et calme, au milieu du désordre.

Et puis il y a Pierre. Ah, Pierre. **S'il existait un patron des idées audacieuses et mal préparées, ce serait sans doute lui. « Seigneur, si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux. »** On pourrait presque sourire. Voilà un homme qui, une minute plus tôt, criait de peur en croyant voir un fantôme. La minute suivante, il demande à sortir du bateau pour marcher sur une mer agitée, en pleine nuit. C'est un mélange assez drôle et très humain de peur et d'audace, comme s'il ne pouvait jamais vraiment choisir entre les deux.

Jésus lui répond avec un seul mot : « **Viens.** » **Il ne donne pas de mode d'emploi. Il ne propose pas de formation préalable à la marche sur l'eau.** Il dit seulement : « **Viens.** » Alors Pierre descend et il marche. Combien de temps cela dure ? Le texte ne le précise pas. Peut-être deux pas. Peut-être dix. Peu importe. Pendant ce moment, un homme a vraiment marché sur l'eau, les yeux tournés vers Jésus.

Puis vient la phrase qui nous ressemble tant : « **Mais, voyant la force du vent, il eut peur.** » Il ne s'est rien passé de nouveau. Le vent soufflait déjà avant que Pierre ne descende du bateau. Ce qui a changé, c'est son regard. Il a cessé de fixer Jésus pour regarder les vagues. Et dès qu'on regarde les vagues plutôt que Celui qui nous appelle, on commence, tout naturellement, à couler. Ce n'est pas une punition. C'est presque une loi de la pesanteur spirituelle.

Alors Pierre crie. Voilà, je crois, l'une des plus belles prières de tout l'Évangile, en trois mots à peine : « **Seigneur, sauve-moi !** » Il n'y a pas de grande théologie, pas de formule bien tournée, pas même un acte de foi en bonne et due forme. C'est juste un cri. Et cela suffit. « **Aussitôt** », dit le texte, « **Jésus étend la main et le saisit** ». Aussitôt. Il n'y a **aucun délai d'attente**, aucun temps de mise en attente, aucun standard céleste qui vous fait écouter une musique interminable en vous disant « **votre appel est important, veuillez patienter** ». Non. Jésus ne se tourne pas les pouces en attendant que Pierre se reprenne, qu'il formule mieux sa prière ou qu'il mérite d'être secouru. **Sa main est déjà tendue, avant même que le cri ne soit complètement terminé.** Au moment même où Pierre s'enfonce, Jésus le saisit. On s' imagine souvent un Dieu qui tarde, qui fait attendre. Mais l'Évangile, lui, nous montre un Dieu qui intervient sans délai lorsque son enfant crie vers lui.

Et cette parole qu'on lit souvent comme un reproche sévère : « **Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?** », sonne peut-être, dans la bouche de Celui qui vient de le rattraper, comme une parole tendre et un peu taquine. C'est comme la façon dont on parle à quelqu'un qu'on vient de retenir au bord d'une chute. Il n'y a pas de colère. Il y a plutôt un mélange d'affection et d'étonnement amusé : « **mais enfin, tu étais si près !** »

On pourrait suivre le même parcours avec Paul, dans la deuxième lecture. Lui aussi traverse une nuit, celle du chagrin face à l'incompréhension de son propre peuple. Il ne dit pas qu'il a toutes les réponses. Il tient bon, accroché non pas à ses certitudes, mais à la fidélité de Dieu. Comme Pierre, comme nous. **La foi n'a jamais été une question de certitude tranquille, mais de main tendue au bon moment.**

Frères et sœurs, je pense que ce texte nous dit au moins trois choses, et je vais terminer là-dessus.

D'abord, **la foi n'est pas l'absence de doute. C'est la capacité à crier vers Dieu au beau milieu du doute.** Pierre n'est pas félicité pour ses dix pas d'équilibriste. Il est sauvé pour son cri. Dieu n'attend pas de nous une confiance parfaite et sans faille. Elle n'existe probablement chez personne dans cette assemblée, moi y compris. **Il attend un cri sincère, même bref, même maladroit.**

Ensuite, le Christ ne vient jamais nous rejoindre dans une mer déjà calme. **Il marche vers nous au milieu de la tempête.** Si vous attendez que le vent se calme pour croire qu'il est là, vous risquez d'attendre longtemps. Il vient justement là où ça bouge.

Enfin, la main de Dieu agit plus vite que notre chute. « **Aussitôt.** » Pas de délai. Alors, la prochaine fois que vous sentez que vous sombrez, que ce soit dans votre travail, votre santé, vos relations... ou même votre vie de foi, sachez qu'un long discours n'est pas nécessaire pour être entendu. Trois mots suffisent : « **Seigneur, sauve-moi.** » La main est déjà tendue.

אמן !